

À L'ORÉE DE L'HISTOIRE URBAINE

Isabelle Backouche

Belin | « Genèses »

2015/3 n° 100-101 | pages 147 à 154

ISSN 1155-3219

ISBN 9782701193403

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/revue-geneses-2015-3-page-147.htm>

Distribution électronique Cairn.info pour Belin.

© Belin. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

À propos de...

« Genèse d'une ville moderne : Caen au XVIII^e siècle »,

Jean-Claude Perrot,

Annales historiques de la Révolution française,

janvier-mars 1974, n° 215, p. 89-110

À l'orée de l'histoire urbaine

Isabelle Backouche

PP. 148-154

En avril 1973, Jean-Claude Perrot soutient une thèse d'État en Sorbonne, commencée sous la tutelle d'Ernest Labrousse, mais achevée sous la direction de Pierre Vilar¹. L'article paru en 1974 dans les *Annales historiques de la Révolution française* (AHRF par la suite) reprend les thèmes de sa soutenance, et J.-C. Perrot y ajoute un sous-titre dans un paragraphe préliminaire : « Donnons leur un sous-titre plus général, mais encore fidèle : Réflexions sur les tâches de l'histoire urbaine. » Ainsi, inscrit-il son propos dans une perspective méthodologique, insistant sur la dimension artisanale du travail historien, ici pour analyser l'action du temps sur la ville. J.-C. Perrot place au cœur de son entreprise l'analyse de la genèse d'une ville qu'il qualifie de moderne, usant de l'ambiguïté du terme entre dénomination de l'époque sur laquelle il travaille et qualificatif

se rattachant à la modernité. Pourtant, c'est à la construction de cette « modernité » qu'il s'attèle grâce à un protocole expérimental qui fait de son travail un véritable tournant dans les études historiennes. Sa posture réflexive n'est pas la seule parenté avec *Genèses*, et la dimension heuristique de ses propositions résonne avec le projet de la revue et sa conception des sciences sociales. En quoi Caen au XVIII^e siècle devient-elle une ville moderne ? J.-C. Perrot le démontre en délivrant avec élégance une leçon d'histoire dont les préconisations illustrent toute l'inventivité de son travail, et même son caractère iconoclaste, notamment parce qu'il échafaude une véritable rampe de lancement pour faire de la ville un objet autonome d'analyse. Cette « Lecture » mettra à distance le vocabulaire qu'emploie J.-C. Perrot, ancré dans l'historiographie dominante de l'époque, et qui n'est pas aujourd'hui mon objet.

J.-C. Perrot enseigne dans le secondaire à Caen quand il se lance dans la rédaction de

1. La thèse a été publiée en 1975 : Jean-Claude Perrot, *Genèse d'une ville moderne : Caen au XVIII^e siècle*, Paris/La Haye, Mouton/Éditions de l'EHESS, 2 vol., 1157 p.

cette thèse d'État. Il fait partie de la cohorte de chercheurs qui à l'époque se voit attribuer une région de France pour décliner la méthode du maître qui règne sur la Sorbonne, et qui tente de déployer une entreprise d'histoire totale à partir du modèle qu'il a élaboré, une histoire économique et sociale fondée sur l'analyse quantitative de données variées (démographie, rentes, loyers, prix, salaires...) et sur la construction de cycles emboîtés qui expliquent le déclenchement de la Révolution française². C'est une histoire totale au sens où il s'agit d'épuiser les données fournies par les archives afin d'expliquer à partir de l'économie, le social et le politique :

« Ne croyez pas que je tende à je ne sais quelle explication unitaire, totalitaire de l'histoire. Le fait économique est pour nous le fait majeur, mais non point, il s'en faut, le fait unique. Je ne connais, pour ma part, pas plus d'Histoire matérialiste que d'Histoire idéaliste. Je ne connais qu'une Histoire positive : celle qui s'applique à faire le tour complet des problèmes, à les creuser aussi profondément que possible, à ne négliger ni le dessus, ni le dessous ; l'Histoire qui pose ainsi les questions d'infrastructure et de superstructure, celle qui va des économies aux idéologies³. »

J.-C. Perrot va renverser cet ordre des choses, se démarquant d'un contexte de la discipline historique que Pierre Chaunu qualifie en 1974 de « phénomène Labrousse » en proclamant : « Aujourd'hui, toute l'école historique française est labrousienne [...]. C'est, au vrai, que la pensée de Labrousse

est tellement incorporée à notre pratique de l'histoire, traitement du matériau et conceptualisation du discours, qu'il arrive qu'on en oublie l'origine : elle est devenue indiscernable, à force d'avoir triomphé⁴. »

J.-C. Perrot introduit une rupture à plusieurs titres dans ce paysage de la recherche historique, et les voies qu'il emprunte à cet effet sont précisément les lignes directrices de son travail sur Caen⁵. Rupture avec l'histoire rurale puisqu'il propose de définir l'histoire urbaine, rupture avec une histoire téléologique orientée vers l'explication de la Révolution française, rupture avec la suprématie de l'histoire économique et quantitative, rupture avec l'histoire totale. Son entreprise caennaise n'a pas pour objectif d'épuiser la connaissance de la ville à l'époque moderne, elle est un laboratoire pour définir la nature du changement urbain et exposer une méthode d'analyse originale dans son rapport aux sources et au regard de la question de l'élaboration des catégories. De tous ces points de vue, J.-C. Perrot place la réflexivité et l'empirie au centre de son travail :

« Pourtant qui peut se flatter d'adhérer fidèlement à quelque ligne épistémologique ? L'empirisme de l'étude qui commence lui fait peut-être faire fausse route. Du moins me semblait-il nécessaire de préciser de quelle tradition elle devait se détacher pour se placer en va-et-vient continu entre les techniques de maintenant et l'horizon des Lumières. Au reste, par l'examen critique du passé, l'historien

2. Jean-Yves Grenier, Bernard Lepetit, « L'expérience historique. À propos de C.-E. Labrousse », *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations*, n° 6, 1989, p. 1337-1360.

3. Ernest Labrousse, « 1848-1830-1789. Comment naissent les révolutions », *Actes du congrès historique du centenaire de la révolution de 1848*, Paris, PUF, 1948, p. 1-20.

4. Pierre Chaunu, « Conjoncture, structures, systèmes de civilisations », dans *Conjoncture économique, structures sociales. Hommage à Ernest Labrousse*, Paris, Mouton, 1974, p. 21-22.

5. Pour une présentation plus riche de ce contexte historiographique, Isabelle Backouche, « À la recherche de l'histoire urbaine. Jean-Claude Perrot. Genèse d'une ville moderne (1975) », dans Bernard Lepetit, Christian Topalov, *La ville des sciences sociales*, Paris, Belin, 2001, p. 267-305.

s'associe toujours au présent et de tous les livres, il écrit le plus éphémère⁶.»

Quelles sont les propositions qui scellent la rupture avec Labrousse, et qui ouvrent un champ autonome à l'histoire urbaine au moyen d'une boîte à outils pertinente pour les sciences sociales ?

L'invention d'une ville moderne

J.-C. Perrot identifie au milieu du XVIII^e siècle l'avènement d'une pensée urbaine portée par des hommes qui dominent la société du temps par le savoir et l'argent (négo-cians, intendants, ingénieurs, médecins). Ils convergent à cette date pour dessiner une nouvelle ville, une ville moderne, dont chaque espace sera dédié à une fonction particulière. C'est l'invention du fonctionnalisme. Or comme en témoigne la volumineuse bibliographie de sa thèse, J.-C. Perrot a lu les sciences sociales de son temps (économie, sociologie, géographie), et il constate que la crise urbaine identifiée dans les années 1970 fait le bilan du fonctionnalisme qui a marqué la pensée urbaine et l'aménagement urbain pendant plus de deux siècles. La démonstration de J.-C. Perrot s'adosse donc à l'examen des esprits du XVIII^e siècle – ce qu'il nomme les représentations, les images ou les opinions – pour faire surgir par filtrage, critique et renversement la connaissance des villes, « un objet historique des plus expressifs pour ses qualités génétiques » (*AHRF*, p. 90). Sa rencontre avec Caen « fausse ville nouvelle du XX^e siècle » (*AHRF*, p. 90) invite à une recherche de genèse, « des nombres (population, économie) aux interprétations et à la politique urbaine » (*AHRF*, p. 91). Son bilan chronologique de ce qui

se dénombre isolément (population, habitat, densité, production, échanges) vise à construire une chronologie propre à l'objet urbain, indépendamment de la chronologie politique. C'est une première étape dans la définition d'une spécificité de l'urbain : « vers 1730-1740 s'amorcent la plupart des rôles de la ville contemporaine » (*AHRF*, p. 91) comme la division sociale du travail, la division technique, la production et la diffusion de l'information par la presse, la domination monétaire régionale *via* la fiscalité.

J.-C. Perrot obéit au moule labroussien en ne renonçant pas à mettre en chiffres les « faits et les réalités » mais il insère son travail dans une enquête sur les traces et les indices des changements qui s'opèrent au XVIII^e siècle, enquête qu'il fonde sur une sociologie de ceux qui portent ces changements, le « public de l'Encyclopédie » au sein duquel la notion de fonction fait office de trait d'union. À partir de multiples exemples – des écrits comme des décisions urbaines – J.-C. Perrot instruit la convergence de ces hommes vers une même définition de la ville, démontrant comment les échanges s'opèrent entre eux. Les négociants, échevins, intendants s'assemblent autour de la construction des routes et l'aménagement portuaire ; les négociants, échevins, et médecins se retrouvent autour de la question des ateliers de charité, du chômage et du paupérisme ; les architectes, ingénieurs des ponts et médecins se rencontrent sur le terrain des topographies médicales (alimentation en eau, ensoleillement des maisons), et les administrateurs et les médecins établissent les découpages urbains de concert puisque J.-C. Perrot constate que le tracé des sections révolutionnaires reprend la topographie des cinq quartiers médicaux dessinés par Louis Lépecq au XVIII^e siècle. S'appuyant sur une fine sociologie des décideurs et une analyse des interactions entre les textes qu'ils produisent alors, J.-C. Perrot dénaturalise les catégories

6. Jean-Claude Perrot, *Genèse d'une ville moderne*, *op. cit.*, p. 13.

en usage encore aujourd'hui pour penser la ville et construire des politiques urbaines. Son propos est de révéler que ces catégories – d'action et de pensée – ne sont pas propres à un domaine professionnel exclusif mais qu'elles découlent d'une entente des acteurs autour des critères de fabrication de la ville. Ce consensus fonde la modernité de Caen. Mes travaux sur les îlots insalubres parisiens reposent sur ce même constat d'une forme d'unanimité entre acteurs autour de la catégorie « insalubre », unanimité qui la rend opératoire pour déclencher de vastes aménagements urbains entre 1930 et 1980 à Paris. J.-C. Perrot donne le formidable exemple de la nécessité de faire la critique des consensus stabilisés – et imposés – à partir d'une genèse contextualisée⁷ qu'il inscrit dans le temps, reliant François Quesnay à Félix Vicq d'Azir, et Vicq d'Azir à Louis-René Villermé, ce qui l'amène à constater que : « La part des milieux médicaux se fait considérable dans les sciences économiques et humaines » (*AHRF*, p. 95). De fait, le découpage des îlots insalubres est contemporain de la naissance de l'urbanisme au sein duquel les hygiénistes occupent une place importante. J.-C. Perrot discutera dans un autre texte la question des catégories sociales pertinentes pour analyser la société du XVIII^e siècle⁸. Il participe au colloque *Ordres et classes* en 1967 qui ouvre un débat resté enclavé dans la corporation historique alors qu'il annonçait de façon prometteuse la délicate question de l'articulation entre les catégories des acteurs et celles du chercheur, largement débattue

chez les anthropologues et les sociologues⁹, et plus récemment discutée chez les historiens¹⁰ sans que la référence à J.-C. Perrot ne soit explicite. J.-C. Perrot s'attache à ce qu'il nomme « l'opacité croissante » de la société du XVIII^e siècle, montrant que « l'ambiguïté n'est pas dans l'esprit des historiens, désormais justifiés de montrer tous les regroupements possibles, mais dans l'objet lui-même¹¹ ». La ville, déjà, sert de laboratoire pour « faire venir au jour de l'histoire des rapports sociaux imprécis dans la conscience de ceux qui les vivent; un moyen aussi de dépasser ce qui reste d'un peu court, et d'aléatoire dans les études de typologie sociale¹² ». Cette discussion sur les catégories d'hier et celles d'aujourd'hui ouvre sur une analyse critique qui postule que les politiques urbaines – mais on pourrait élargir à d'autres politiques – ne sont jamais neutres au prétexte qu'elles seraient rationnelles comme voudraient le faire croire leurs instigateurs. Les transformations de Caen au XVIII^e siècle découlent d'un dirigisme plus royal que municipal, mais elles sont subies plus que consenties, et le ferme propos d'utilitarisme, d'efficacité, souvent au nom de l'intérêt général, ne peut dissimuler que : « cette philosophie urbaine laisse vacant tout débat sur la position sociale des utilisateurs et leurs objectifs. Le champ libre est occupé silencieusement par les groupes professionnels nantis d'argent et de savoir » (*AHRF*, p. 96).

7. À l'image de l'étude de Sylvie Tissot sur les catégories de la politique de la ville, *L'État et les quartiers. Genèse d'une catégorie d'action publique*, Paris, Seuil, 2007.

8. « Rapports sociaux et villes au XVIII^e siècle », colloque *Ordres et classes*, tenu à Saint-Cloud en 1967, Paris, EHESS, 1973, p. 141-166. La communication est d'abord publiée par les *Annales ESC*, n° 2, 1968, p. 241-267.

9. Voir par exemple : Jean-Pierre De Sardan, « Émique », *L'Homme*, 1998, tome 38, n° 147. « Alliance, rites et mythes », p. 151-166.

10. Simona Cerutti, « Histoire pragmatique, ou de la rencontre entre histoire sociale et histoire culturelle », *Tracés. Revue de Sciences humaines, Pragmatismes*, n° 15, 2008, p. 147-168.

11. « Rapports sociaux et villes au XVIII^e siècle », *Annales ESC*, n° 2, 1968, p. 243.

12. *Ibid.*

La ville comme terrain d'expérimentation

En 1750, « tout cesse d'être ponctuel, Caen en apporte la preuve » (*AHRF*, p. 110). Le mot est lâché qui charpente toute sa démarche. Son livre s'efforce de construire des preuves à l'appui de la transformation de la ville, et de ce point de vue, Caen est bien plus un terrain d'observation, une éprouvette pour faire des expériences, que l'objet d'une monographie urbaine telle que Labrousse la concevait, à savoir une pierre supplémentaire à l'édifice de l'histoire totale. Si la ville de Caen est un territoire d'innovations pour les décideurs que J.-C. Perrot identifie, elle est surtout un observatoire qui permet de mettre en valeur des processus opératoires sur d'autres terrains. L'espace urbain n'est pas seulement un objet d'histoire en tant que tel, il est aussi un lieu d'expérience pour valider des hypothèses, valables pour d'autres villes. Son usage de la monographie est un outil pour administrer la preuve, et les auteurs de *Genèses* s'inscrivent dans son sillage. Il introduit l'idée d'une montée en généralité par le bas, avec le souci de documenter des questions plus vastes et plus générales. Alain Dewerpe s'inscrit dans cet usage de la monographie, le vocabulaire ayant changé mais les intentions étant les mêmes : « L'étude d'un événement unique nous presse de *penser par cas* : on voudrait ici persuader que la monographie la plus singulière peut contribuer, à sa manière, à rendre raison de phénomènes très généraux, qui l'excèdent mais dont elle permet l'examen¹³. »

L'usage des sources que J.-C. Perrot adopte est aussi résolument expérimental. Partant de la conviction partagée qu'il faut opérer une critique externe de chacune d'entre elles,

13. Alain Dewerpe, *Charonne 8 février 1962. Anthropologie historique d'un massacre d'État*, Paris, Gallimard, coll. « Folio histoire », 2006, p. 19.

J.-C. Perrot considère que l'existence d'un document – et sa matérialité – en disent aussi long que son contenu, à l'image de l'anthropologue quand il analyse la forme matérielle des productions scripturaires pour comprendre un groupe social¹⁴. La « matière des idées¹⁵ » est centrale chez J.-C. Perrot, le conduisant à une fine articulation entre le quantitatif (façon Labrousse) et le qualitatif comme analyse de la matérialité, de la présentation, de la raison d'être des documents d'archives utilisés. J.-C. Perrot postule que la source ne parle pas seulement des faits qu'elle livre mais aussi par l'action humaine qui lui a donné naissance et par son mode de fabrication, à la manière dont Alain Desrosières travaillait sur les sources des statistiques publiques, en distinguant notamment les enquêtes directes et les registres administratifs :

« En dehors même du fait que la distinction entre les deux sources est moins évidente qu'il ne peut sembler à première vue, cette confrontation fait apparaître que les façons dont ces statistiques donnent forme au monde social sont fortement dépendantes des circuits d'enregistrement et de codage, dont la distinction "enquêtes *versus* registres" n'est qu'un aspect parmi d'autres¹⁶. »

Cette exigence d'articuler le qualitatif et le quantitatif démontre « qu'une ville est plus que la somme des agents qui résident¹⁷ », qu'elle est « l'alambic où le quantitatif se

14. Jack Goody, *La raison graphique. La domestication de la pensée sauvage*, Paris, Éditions de Minuit, 1979.

15. « Entretien avec Jack Goody », *Vacarme*, n° 49, 2009, p. 4-12.

16. Alain Desrosières, « Décrire l'État ou explorer la société : les deux sources de la statistique publique », *Genèses*, n° 58, 2005, p. 4-27.

17. Jean-Claude Perrot, « Genèse d'une ville moderne... », art. cité, p. 100.

change en qualitatif¹⁸». Et les corrélations entre les phénomènes observés sont pesées aussi grâce à la critique des sources : « si les données sont liées, les sources le sont également » (*AHRF*, p. 101), postulant un véritable poids heuristique de l'attention à la production documentaire. Chaque source « livre des énoncés déchiffrables sur plusieurs registres, chaque chapitre reprend la même démonstration, chaque type de document soutient l'ouvrage du début à la fin » (*AHRF*, p. 101). Au service de sa démonstration, le ciment entre les chapitres de sa thèse repose sur l'usage répétitif et croisé des mêmes sources. Une démarche qui suscite l'incompréhension au moment de la publication de la thèse : « Étude d'une lecture difficile par suite de la technicité des problèmes, traités davantage en économiste et en sociologue qu'en historien, et dont le cheminement, quelque peu anarchique, soulève un certain trouble¹⁹. » Ainsi, J.-C. Perrot s'inscrit en faux vis-à-vis des travaux qui postulent des causalités sans les démontrer, parfois de façon anachronique, et il propose une solution élégante, fondée sur un usage maîtrisé et contrôlé des sources à l'échelle de toute la thèse. Par exemple, la coutume de Normandie est utile pour comprendre la transmission des biens, mais elle peut être mise à contribution dans une étude de topographie pour définir les notions de cité, de faubourg, de banlieue, elle apporte des explications à l'économie urbaine dans la mesure où elle freine l'émancipation du capital en raison des règles de transmission, enfin, elle explique la démographie caennaise puisque

18. Jean-Claude Perrot, « Recherches sur l'analyse de l'économie urbaine au XVIII^e siècle », *Revue d'histoire économique et sociale*, n° 3, 1974, p. 358.

19. Cécile Douxchamps-Lefèvre, « Jean-Claude Perrot "Genèse d'une ville moderne. Caen au XVIII^e siècle" », *Revue belge de philologie et d'histoire*, vol. 57, n° 1, 1979, p. 280-281.

les règles successorales réduisent les remariages. J.-C. Perrot avance de façon empirique du point de vue méthodologique en postulant au fil de sa démonstration que : « La polysémie des sources établit une forte présomption d'interdépendance » (*AHRF*, p. 101). Le dialogue qu'il organise entre empirie et élaboration de la méthode est souple mais efficace.

J.-C. Perrot se fait iconoclaste en lançant que la nouveauté archivistique est exceptionnelle et que « les belles prises » sont rares. Il considère que la « découverte » est souvent « affaire d'arrangement, de mise en série, d'angle de prise » (*AHRF*, p. 97), et que les mêmes archives méritent d'être revisitées à partir d'un questionnement neuf. Ainsi, il pratique les « glissements de source » ou encore « la photographie en lumière rasante » (*AHRF*, p. 97) afin d'enrichir la connaissance des sociétés anciennes. De quoi s'agit-il ? « La reprise des sources connues selon des points de vue nouveaux est presque toujours possible » (*AHRF*, p. 97), et elle est précieuse. Ainsi, pour étudier la topographie urbaine, l'emploi des cartes et plans anciens est incontournable mais les sondages géologiques superficiels après 1944 témoignent de l'œuvre du temps sur la trame urbaine, enrichissant la démarche grâce à l'analyse de la durabilité variable des éléments physiques de la ville. Au lieu de se contenter de comparer des cartes, J.-C. Perrot scrute le champ de ruines de Caen pour cerner l'épaisseur temporelle des transformations de la ville. Nous y reviendrons. Autre démonstration, pour comprendre ce qui contribue à l'augmentation de la production urbaine, J.-C. Perrot constate que le capital n'augmente pas à Caen au XVIII^e siècle, que la productivité du travail ne change pas, et il conclut à la nécessaire augmentation du travail décrivant la population active à partir des tableaux des arts et métiers (archives fiscales, archives corporatives) tandis que les

rôles de capitation bourgeoise et nobiliaire permettent de dénombrer les rentiers, que les états de paroisse permettent de faire le bilan des citadins assistés et que les marginaux sont identifiés avec les papiers des hôpitaux, des prisons et des dépôts de mendicité. Grâce à son inventivité archivistique, et à son approche sociale de l'économie, il parvient à décrire la population à charge des familles présentes dans les dénombrements de population. Voilà comment l'économie peut-être approchée grâce à des chiffres qui concernent le social, partant de l'idée que le travail a aussi une dimension sociale : « pour les périodes de pénurie statistique, la voie d'accès démographique à la comptabilité nationale est spécialement fructueuse ». Il trace ainsi une ligne déterminante pour les sciences sociales en lançant : « Bref, les questions d'histoire inventent leurs sources, non l'inverse » (*AHRF*, p. 99).

Les temporalités à l'œuvre

Le changement urbain est au cœur de l'entreprise de J.-C. Perrot, changement des réalités urbaines – c'est ainsi qu'il les appelle –, changement des manières de penser la ville, changement des politiques urbaines. Mais il introduit surtout l'idée que les temporalités sont multiples, et que l'historien doit en tenir compte dans son analyse. J.-C. Perrot entame son texte en dissipant une illusion : « Le temps présent ne fait pas surgir les faits sous des aspects radicalement neufs », la table rase n'existe pas, et le travail de l'historien revient à comprendre comment une société se love dans une ville qui n'a pas été conçue pour elle. Alors que Caen a été détruite à 70% par la Seconde Guerre mondiale, il constate que les hommes de la reconstruction commencent par redonner vie au parcellaire, avant d'ériger la ville. Pas d'expérimentation pour faire surgir une

ville qui prendrait en compte la population et les activités du xx^e siècle. Cette ville nouvelle du xx^e siècle aura bien l'aspect de la modernité, mais l'examen à une autre échelle révèle les permanences et les résistances, surtout des vides (rues, places, cours). Ces décalages entre le social et le matériel, et les réappropriations auxquels ils donnent lieu, ne sont perceptibles qu'à condition de varier la focale d'observation : « Depuis 30 ans, c'est le déploiement d'une ville neuve si l'on ausculte chaque "édifice isolément" mais aussi le retour au passé si l'on observe l'implantation des marchés, la voirie, la sociologie des quartiers, les modes d'habiter » (*AHRF*, p. 89). Mais J.-C. Perrot ne se contente pas de repérer les permanences dans l'espace, il montre plutôt comment ce sont les usages qui perdurent, investissant des espaces reconfigurés. La permanence n'est pas l'inertie, ni l'héritage, elle réside plutôt dans la réactivation des usages. Ainsi, la citadelle, conservatoire du passé, deviendra un musée. Le jeu des échelles révèle les temporalités multiples, et décalées, qui affectent les espaces urbains (voie, parcellaire, bâti), et les décalages temporels entre le social et la forme urbaine ouvrent la voie aux réappropriations et adaptations qui font la ville au présent. Après avoir montré comment le fonctionnalisme est né, J.-C. Perrot donne des clés pour le mettre à distance, ouvrant ainsi de nouvelles voies pour analyser la transformation urbaine. Il indique en filigrane que l'historien doit aussi prendre en compte d'autres acteurs, ces habitants qui bricolent la ville selon des temporalités qui échappent aux décideurs.

J.-C. Perrot prend aussi en compte les décalages entre les temporalités urbaines et celles qui affectent des processus plus généraux. Ainsi il montre qu'au premier démarrage national lié à la construction des routes entre 1750 et 1775, succède une seconde dynamique à Caen qui affecte cette

fois-ci le port, les entrepôts, les ponts et la foire entre 1775 et 1800: «Le 2^e cycle de construction s'articule en discordance sur la conjoncture industrielle et commerciale» (*AHRF*, p. 107). Ces décalages sont centraux dans la démonstration de l'historien qui ainsi parvient à ouvrir l'éventail des différents domaines concernés par la ville, à encadrer les échelles de pertinence du changement qui obéissent à des temporalités différentes, à accepter des moments d'inertie dans la mesure où les projets et volontés exprimés dans les discours ne sont pas directement opératoires pour comprendre le changement urbain. Le décollage retardé de l'urbanisme ne provient pas du manque d'argent mais bien des controverses et des résistances en raison de la portée idéologique du réaménagement urbain selon une perspective fonctionnaliste. Mais J.-C. Perrot montre aussi qu'«une fois commencée, la transformation matérielle remodèle toute la culture urbaine». Au XVIII^e siècle la ville devient plus sûre (éclairage, propreté, silence) et plus saine (hygiène collective), et le revers de cette disciplinarisation de la ville est l'intolérance urbaine qui s'accroît: les gêneurs, mendiants, fous, soldats et cimetières sont expulsés, «le progrès de la marchandise impose une meilleure efficacité urbaine, l'élimination de toute chose, de tout être excentrique ou inutile». Les décalages et les résistances à l'œuvre dans la ville, une fois repérés, ruinent la possibilité d'une lecture linéaire du projet urbain, et J.-C. Perrot restitue le grain de cette fabrique de la ville en plaidant pour une compréhension des phénomènes urbains du présent à la lumière des «préliminaires originaux» (*AHRF*, p. 110). Il n'est pas question ici de nostalgie, ou de vaine quête des

origines, mais plutôt de faire valoir que l'his-torisation des processus est partie prenante de la boîte à outils disponible pour penser la ville du présent. Un usage heuristique de la genèse que *Genèses* revendique hautement. J.-C. Perrot termine son texte par «des conclusions provisoires» (*AHRF*, p. 104) estimant que ses constats sont temporaires. C'est une puissante leçon d'histoire qu'il donne considérant que l'ouvrage peut être remis sur le métier pour être retravaillé ultérieurement, à la lumière de nouvelles questions. Il n'y a pas de nouvelles réponses, il n'y a que de nouvelles questions, et cette modestie explique aussi peut-être que les propositions de J.-C. Perrot n'aient pas reçu toute l'audience qu'elles méritaient, notamment dans d'autres disciplines. Aujourd'hui, il est possible de considérer que les apports de sa thèse dépassent la discipline historique, et la mise en lumière de ses exigences méthodologiques est aussi une invitation à une forme de fidélité à son programme pour toutes les sciences sociales. La portée épistémologique du livre de J.-C. Perrot a également une dimension civique et politique dans le contexte actuel de la recherche pour faire barrage aux dérives d'une histoire entraînée vers des objets surdimensionnés, qui laissent peu d'opportunités à l'administration de la preuve, et soulèvent la question de l'articulation entre concepts et terrain en s'éloignant d'une pratique des sciences sociales fondée sur une enquête empirique, maîtrisée et réflexive²⁰.

20. En témoigne le récent appel à contribution lancé par la revue *Terrains/Théories* intitulé: «Les terrains du global», <http://teth.revues.org/476>.